

... du Président

De la valeur marchande d'un poète confidentiel.

A quelque chose malheur est bon.

La vente Breton qui s'est déroulée du 7 au 17 avril 2003 à l'Hôtel Drouot, dépeçant les collections et l'atelier-pivot du surréalisme fut l'occasion de découvrir dans la bibliothèque du maître quelques livres, tapuscrits, lettres manuscrites, photographies dédicacées, de Maurice Fourré, dont on trouvera ci-après le descriptif, d'après le catalogue de l'étude CalmelsCohen, et le montant atteint par les enchères.

Ayant pu consulter ces objets lors de leur exposition, les membres de l'AAMF présents dans la salle ont, après la chute du marteau d'ivoire, manifesté leur dépit de ne pouvoir les acquérir - sans dessein spéculatif aucun ! - par un trépignement fébrile de tout leur être, et le cri courroucé de : "Et dansez, Balata !". Non qu'il s'agisse pour autant de nuire à la distinction éclairée des acheteurs, amoureux de Fourré, c'est certain, et dont nous espérons acquise la collaboration pour nous permettre d'observer de plus près tous ces trésors.

Et voici comment un auteur confidentiel, Maurice Fourré, quasi sans "valeur d'usage", (autrement dit, sans succès de librairie) peut atteindre à une forte "valeur d'échange" par une promotion certes bien étudiée, mais qui pour nous aurait conduit à un nouveau questionnement, si ces pièces avaient pu être préservées d'une dispersion regrettable.

Mais quand j'assimile valeur d'usage à succès de librairie, je fais évidemment une première approximation outrancière, fautive, même. La preuve en est justement cette vente aux enchères.

Nous connaissons les causes de l'insuccès éditorial de Maurice Fourré : une œuvre décalée des préoccupations sociales du

moment, démodée de plus d'un demi-siècle, exotique, ésotérique même sous bien des aspects. Quels succès n'eût-elle pas allumés, dans la flamboyance du symbolisme ou de la Belle Epoque ? Peut-être aussi une attitude un peu trop pressante et affectée de la part de Maurice Fourré à l'égard d'André Breton écourta-t-elle des relations d'abord fondées sur la création littéraire ?

Ses romans poétiques, inclassables dans les canevas conceptuels de la production livresque ont cependant capté et fidélisé un lectorat d'érudits, de curieux, de poètes intuitifs, individualistes et libérés, fervents adeptes de l'essentiel et de l'intemporel. Je veux croire qu'ils étaient présents à Drouot, ces *aficionados*. Car, considérer l'éventuel volet spéculatif de l'achat de souvenirs de Fourré ne saurait, pour nous, que tourner court.

Cette poignée d'enchérisseurs joueurs de dés ont aboli le beau hasard du jaillissement sur le marché de ces objets inanimés qui avaient donc une âme. L'achat assouvit un désir d'usage dont la valeur reste, ici aussi, une estimation subjective de la satisfaction procurée par la possession d'un quasi-fétiche et son utilisation. Aucun objet n'ayant de valeur intrinsèque - si ce n'est la "cristallisation" d'un certain travail intellectuel et matériel - cette estimation reflète un moment, un lieu, un contexte social précis. Mais les valeurs atteintes aujourd'hui, quelles qu'elles soient, par ce vergé de Hollande hors commerce, ce tapuscrit signé, cette photographie dédicacée ... martèlent la permanence de l'intérêt porté par quelques connaisseurs aux souvenirs de Maurice Fourré et à ses œuvres, à l'"utilité" de leur "consommation" individuelle et collective (témoin le spectacle théâtral qui en fut tiré), au "plaisir" pris à leur usage : idéal, stylistique, moral, festif. L'écrit fourréen, comme tout écrit travaillé, transmutation du vécu en littérature, issu de la nécessité, fruit du désir, métamorphose un sujet d'angoisse en objet d'usage.

Nous œuvrons modestement pour la revalorisation et la reconnaissance - publiques - de cet étourdissant producteur, encore confidentiel, d'imaginaire. Toutefois, l'irisation de son message ne se mesurera jamais à sa valeur d'échange, marchande cette fois, ni à l'accueil futur d'éventuelles rééditions. Il peut être

savoureux de cultiver un jardin secret de plantes rares, productrices de grands crus. Reste qu'il faut le cultiver, en effet, étendre et renouveler le désir de dégustation; la persistance en bouche et le fruité stimulent la mémoire, l'imagination et l'envie d'y revenir.

Alain Tallez

CRUEL AVRIL

HÔTEL DROUOT, SEMAINE DU 7 AU 17 AVRIL 2003:

LE COMMISSAIRE-PRISEUR: "4.800 euros, j'adjuge."

L'EXPERT: "Il y a préemption de la Bibliothèque municipale de Nantes."

L'HOMME À L'ÉCHARPE: "Encore!"

UN ENCHÉRISSEUR: "On le sait bien, va, que tu bosses pour Pinault!"

Que de fois, dans la grande salle du premier étage, avons-nous assisté à de telles escarmouches, au cours de l'éparpillement, par l'étude CalmelsCohen, de la collection André Breton. Pour notre satisfaction intime, le lot si avidement disputé par le privé au public était un envoi, une lettre ou un tapuscrit de Maurice Fourré, dont nul ne se soucie plus, depuis belle lurette, d'acquérir les ouvrages couramment disponibles en librairie: dans sa confidentialité initiatique, le marché des lettres rejoint, à cet égard, celui de l'antiquité artistique, où l'emporte *a priori* sur tout autre le critère de la rareté.

Mais...le contenu? La signification? La portée historique ou, osons le dire, littéraire?

Dans le numéro 2 de *Fleur de lune*, daté de mai 1999, notre actuel Président d'honneur Jean-Pierre Guillon s'inquiétait déjà de la dispersion commerciale, sans tambour ni trompettes, des archives Fourré, en principe conservées dans une malle appartenant à ses héritiers. À titre de contre-épreuve, il donnait copie d'une lettre d'André Breton à Maurice Fourré proposée à la vente, sur un catalogue de libraire, pour la somme de 13.500 F: "Datée du 16 mai 1959, précisait-il, cette lettre, j'en ai vu l'original, il y a une vingtaine d'années, dans la famille de l'auteur. J'ai appris ensuite qu'elle était passée en vente, et on la retrouve maintenant, toujours en vente, mais le prix en a été multiplié par dix." Comme par un fait exprès, le vendeur de la lettre ("provenance: Charavay") était le libraire Jean-Claude Vrain, enchérisseur-vedette de la "vente Breton", ci-dessus

désigné comme "L'Homme à l'écharpe": nul ne saurait plus désormais le confondre à l'oreille avec son confrère Vrin, éditeur de textes philosophiques place de la Sorbonne. Mais qui donc a pu mettre cette lettre sur le marché, ainsi que, par ailleurs, l'exemplaire des *Machines célibataires* personnellement dédicacé à Fourré par son ami Michel Carrouges? Juste retour des choses, c'est l'actuel Président de l'A.A.M.F. qui a pu s'en porter acquéreur, à la librairie Nicaise, à un prix encore raisonnable. Mais combien d'autres documents ont ainsi pris la poudre d'escampette, rendant chaque jour plus problématique, sinon impossible, la publication en volume d'une substantielle correspondance littéraire de Maurice Fourré? Encore faudrait-il, au préalable, envisager, du même, la publication d'œuvres complètes, qui ne semblent actuellement solliciter personne, faute de lecteurs prévisibles. Que voulez-vous, Sollers ne l'a pas encore découvert!

Certes, l'oubli dans lequel elle est tombée, si elle y a jamais échappé, n'est pas le seul titre à la réhabilitation d'une œuvre. Il y a aussi, comme adjuvant indispensable à sa qualité intrinsèque, dont nul ne saurait être juge qu'en fonction de sa propre autorité culturelle, la caution d'illustres contemporains, et d'abord, pour ce qui concerne Fourré, celle d'André Breton, si déterminante qu'elle en devient parfois un peu envahissante: Fourré ne serait-il, comme d'innombrables amis du patriarche devenus ou non ennemis, qu'un point de repère de plus sur la trajectoire personnelle de Breton, se confondant elle-même avec celle du surréalisme "orthodoxe", comète littéraire et artistique devenue chimère de plus en plus désuète, sinon précisément pour l'illustration anecdotique conférée et la valeur marchande ajoutée à certains noms "peu familiers du grand public". À noter l'absolution donnée à Breton sur son autoritarisme devenu proverbial, désormais racheté par la valeur marchande de sa collection: selon les critères médiatiques actuellement en vigueur, un homme qui "fait" un tel chiffre ne saurait être absolument mauvais.

Sur la *révélation* faite à Breton du manuscrit de la *Nuit du Rose-Hôtel*, tout a été dit par Philippe Audoin dans son ouvrage de

référence — le seul à ce jour — consacré à Fourré¹. Dans le même numéro 2 de *Fleur de lune*, Julien Gracq a confirmé la part personnelle qu'il y avait prise. Michel Butor, quant à lui, a par ailleurs insisté sur le rôle, plus discret mais tout aussi déterminant, joué par son ami Michel Carrouges, intellectuel catholique, encore en odeur de sainteté auprès de Breton - plus pour longtemps ! N'est-ce pas à ce dernier, auteur d'un essai alors remarqué sur *Eluard et Claudel*, que Breton adressait en personne un signe d'intelligence en commençant sa lettre à Fourré le 16 mai 1949 par une citation de...Claudel: "*Le sombre mai*", je me dis quelquefois (du titre d'un très vieux poème de Claudel, homme que je déteste mais non ce poème, à coup sûr). *Le sombre mai moins par aussi son contact assez glacial cette année que par la crainte de vous avoir déçu et déçu.(...)*" D'entrée de jeu, Breton, qui ignore encore, en matière de littérature comme de liturgie, les références personnelles de Fourré, se montre donc soucieux de jouer l'ouverture, au besoin par le détour du passé, en aimant "*un très vieux poème*" d'un "*homme qu'il déteste*". L'a-t-on jamais vu ailleurs isoler à tel point "l'homme" et "l'oeuvre"? Peut-être. Mais peut-être aussi nourrissait-il à cet égard quelques craintes vis-à-vis de Fourré lui-même, qui lui avait été présenté par Gracq comme un notable de province en relation avec le clergé. Toujours est-il qu'en d'autres temps il ne s'est pas montré si conciliant à l'égard d'Apollinaire, dont le "séparaient" irrémédiablement les ardeurs bellicistes de 14. Mais voilà, par l'entremise implicite de Carrouges, Claudel adopté, moins comme contradicteur météorologique (qu'en serait-il d'Eliot et de son "cruel avril" sorti tout armé de la *Divine comédie*?) que comme complément dialectique d'Apollinaire et de son "joli mai". Le goût professé par Fourré pour les "contradictaires" aurait-il quelque chose à voir là-dedans? Ou la dette personnelle de Breton à l'égard du "verset claudélien", fondement d'une poésie oraculaire qui évacue le chant pur au profit de l'éloquence psalmodiée et de ses traditionnelles figures de rhétorique (ici l'oxymoron) ? Avec son intuition quasi divinatoire, Breton pointe, à l'aube d'une amitié qui

¹ Philippe Audoin, *Maurice Fourré, rêveur définitif*, Le Soleil Noir, 1978

restera toujours quelque peu distante par l'âge (Fourré a une bonne vingtaine d'années de plus que son "parrain") comme par la pensée (Fourré n'a jamais adhéré à quelque ralliement surréaliste que ce soit), ce qui, pour la petite histoire littéraire, en marquera le crépuscule: "l'affaire Carrouges", puis l'auteur de *Tête-de-Nègre* "converti par ses personnages" ... etc. Quelle qu'ait pu être la virulence occasionnelle de ses prises de position publiques à l'encontre de tout recours en grâce assigné à la poésie, Breton n'a jamais écarté de sa bibliothèque — c'est un des enseignements de la vente — les éditions originales à lui dédicacées par des calotins de tout poil. En dépit des professions de foi antistaliniennes du "groupe surréaliste", il ne s'était pas non plus "séparé" de celles, plus cotées, à ses yeux comme sur le marché, du couple très Marx Brothers que formaient Eluard et Aragon. Et dire que le chef de file du mouvement a eu, en 1955, des épigones assez pusillanimes pour prendre au sérieux l'excommunication de Carrouges, exégète des *Données fondamentales du surréalisme* et thuriféraire de Charles de Foucault ! Souvent mise à mal, dans les années cinquante, par les rois du jour, la vanité d'auteur de Breton n'était pas toujours si discrète que lui-même ne l'a dit...en particulier à Fourré, chez qui il la réprouvait, comme s'il lui renvoyait la sienne propre en miroir détourné. D'où l'intérêt de cet embryon de correspondance croisée, où le plus "petit garçon" des deux n'est pas celui qu'on pense.

Bruno Duval

fourré/breton : brève rencontre

Voici donc, en illustration de ce qui précède, les envois de Maurice Fourré à André Breton, revenus à la lumière à la faveur de la vente Breton du mois d'avril 2003 à Paris. Cette correspondance date du printemps-été 1949. Les deux écrivains venaient de faire connaissance par l'entremise de J. Gracq et de M. Carrouges, au tout début de l'année. La Nuit du Rose-Hôtel paraîtra quelques mois plus tard, à la rentrée 1950, annoncée par la parution de quelques chapitres dans Les Cahiers de la Pléiade, et entourée d'un luxe inouï de publicité et de mobilisation critique. C'est dans un élan d'euphorie et de reconnaissance éperdue que Fourré dédicace à Breton l'un des exemplaires de l'édition originale, "sur vergé de Hollande, ainsi que le tapuscrit. Tout cela en vain, finalement, puisque l'insuccès du livre a entraîné l'échec de la collection Révélation qu'il inaugurerait, et dont Breton avait, dès février 1949, tracé le programme.

Dans un premier temps, Breton essaiera d'en consoler Fourré ("je vous sens quelque peu atteint par les perfidies de certains compte-rendus et échos de la presse. (...) Ce venin s'est exercé avec beaucoup trop de persistance contre moi pour que je ne sois depuis longtemps immunisé, mais je conçois que cela personnellement vous surprenne et même vous affecte". Mais il semble qu'ensuite, il ait tourné la page. Les lettres de Fourré "tout occupé de sa personne et de son œuvre, en avaient fait à ses yeux un raseur" selon Philippe Audoin qui a personnellement interrogé Breton à ce propos, n'en obtenant d'ailleurs que des "réponses évasives". Leur correspondance finira par mourir de langueur en 1955 - si on en excepte l'humble petit mot qui accompagne l'envoi du tapuscrit de Tête-de-Nègre, en 1958 (a-t-il eu une réponse ?) Elle se clôt réellement sur la lettre de condoléances de Breton au neveu de Fourré, Jean Petiteau, en juillet 1959 : "l'œuvre de Maurice Fourré est prise dans ses gloires; elle est de celles qu'on redécouvrira".

Angers - 5 mai 1949

Cher Maître et Ami,

Cependant qu'autour d'une œuvre nouvelle "Tête de Nègre", par moi progressivement préparée, se nouent les cercles de ma pensée, éclairée, nourrie par le rayonnement toujours plus grandissant [sic] de votre œuvre et de vous-même, je me fais joie soudain de vous adresser ces deux humbles images qui vous apportent l'hommage du cadre dont j'ai accepté l'éloignement pour mes années de mille rêves et d'efforts. Voici quelques journées, je suis descendu jusqu'à Nantes, où j'ai su tant vivre - et où m'assista tout soudain une fascinante image que j'y suivais et que vous savez bien, des années 1916... , et dont je crois avoir rencontré, pour les délices d'un immense rêve quêteur, la haute compagnie. Ma vie n'est que songe ! : alors que je me sens marcher, dans le cirque bref de mes années, que l'immensité de l'émoi ne me permet pas de dire étroitement comptées, la brusquerie de trop de lumière est-elle un songe encore ? A cette heure où

je cherche, dans un ouvrage nouveau, à me trouver au-delà de moi-même, et à rassembler les fausses nonchalances de nouvelles contradictoires, puissent ces quelques mots, mêlés à des images, vous apporter l'hommage de reconnaissance que le cœur toujours jeune d'un homme qui ne l'est plus voué à la vie et à vous-même - qui aurez soudain embelli ces solitudes.

Maurice Fourré

PS Je vous prie : pour Madame André Breton, les hommages respectueux du Beau Train Bleu.

Angers, 16 juillet 1949

Cher Monsieur et Ami,

Je ne veux pas vous déranger bien longuement, mais vous dire que j'espère que la santé de Madame André Breton s'est entièrement rétablie depuis le jour où j'ai connu le très grand et simple bonheur de ces deux heures passées auprès de vous. Je suis rentré dans ma douce ville qui m'est assez singulière quand je reviens de Paris - sous les "cloîtres de fleurs" où si gentiment des ombres passantes étranglent les mots d'un sourire. Mais aurais-je jamais écrit quelque chose, si j'avais jamais pu parler un peu trop ou ne me taire pas assez ? Mon second "roman schématique" se constitue rapidement; alors pour revenir à la vie où s'essaieront des pas renouvelés, j'aide à naître dans le halo de poésie que vous illuminez une nécessaire "secrétaire" dont la très vive sensibilité féminine va s'éveillant parmi les étages divers d'un monde sidéral que lui ouvrent certains textes ... Et puis je ne peux pas travailler si on (ne) me renvoie pas mes sourires - ou plutôt si on ne me les rend pas enrichis et promus par le reflet des adorables créations de la grâce et le répons de la gentillesse à mes trébuchements amers ... Je suis allé chez le Photographe. Quel œil me fera-t-il ? Et quel sourire ? Une prunelle pointue, une autre dans les espaces lunaires, trois ou quatre ricanements divers du côté des lèvres, des rides ou plis occupés au jeu des contradictoires ou s'égarant dans l'insignifié : un ensemble qui signifie pas mal de route (au singulier ou au pluriel). Je verrai cela mardi, avec pas mal d'Humour dans le cœur et de toutes les couleurs même Noir.

Veillez me pardonner de prendre si longuement la récréation délicieuse pour moi de vous écrire. La vie n'est pas toujours drôle entre mes moments de travail - et les voitures d'enfant ne sont pas toujours blanches. Mon quai, maintenant Gambetta, s'appelait, naguère, quand j'étais tout petit, quai des Luisettes. Voyez tout ce que j'ai perdu, et la Maine aussi (c'est ma rivière). Tout ce qui diminue la Magie, même la plus rose, me fait mal. L'autre semaine, je vous ai peu ou pas dit que je glissais souvent à penser que la somptueuse folie, par interversion carnavalesque des dignités familiales n'était que petite fille de la magie, certains soirs. Le fou sans âge que je suis glisse en

ce moment beaucoup trop sous les lisières incontrôlées de la magie de vous écrire.

Je serai dans quinze jours en Normandie; et me prend le travail peu à peu, la joie et la vie d'un nouveau travail. Ma ronde autour du puits s'écarte et se resserre. Et puis m'exalte cette nouvelle vie que soudain j'aurai connue. Se peut-on imaginer ces années de "prison" où tout était par moi répudié ? Je n'attendais plus rien dans la perpétuité de la clôture ? Et puis voilà ! ... L'épaule de l'astre s'est levée au-dessus des bois obscurs. Ma vie est plus songe que mon songe - et le rire s'en fige. Comment aurais-je jamais pu imaginer que dans mes rues, ces conduites du Néant, je dusse jamais espérer rencontrer, en quelques librairies, les lignes par moi tracées et que les vôtres conduisaient dans les cahiers de la Pléiade ainsi qu'a laissé espérer M. Jean Paulhan s'effaçant devant votre merveilleuse générosité envers : Votre Ami, sous son nom multiforme.

Maurice Fourré

Angers, lundi 20 juillet 1958

Cher Maître et Ami, Aujourd'hui-même j'ai la joie d'acheminer vers vous le timide hommage des feuilles dactylographiées de cette version de "Tête-de-Nègre", composées durant l'hiver 1957/58, dans la pensée qu'elles pourront approcher de leur mieux celles de la "Nuit du Rose-Hôtel", que j'eus l'honneur de vous remettre en 1949. Je sollicite pour elles votre indulgence - pour mon ombre aussi.

Depuis que je vous les ai annoncées, j'ai eu le contentement d'apprendre qu'était accueilli, dans le programme des Editions Gallimard, ce récit de légende et de sang, conçu dans une boucle de ma vie où tout n'était pas sourire, ni soleil.

Mon cher Maître et Ami, je vous prie d'agréer, avec mes vœux fervents pour vous-même et votre famille, l'hommage de ma respectueuse, fidèle et toute cordiale affection.

Maurice Fourré

Sur les lettres d'un oncle de Maurice

par Jean-Pierre Guillon

Dans son étude publiée au Soleil Noir en 1978, Philippe Audoin relate les escapades que Fourré multipliait dans sa jeunesse, au gré des amours et des ennuis. "Il avait", disait-il, "un exemple familial en la personne d'un oncle Léopold à la vie agitée, et qui passera tel

quel dans la distribution de **La Nuit du Rose-Hôtel**". On connaît le personnage, bienfaiteur de la communauté des Ambassadeurs qui forment le chœur de l'étrange établissement, "aventuriers doués d'une éducation distinguée", mais dont les aléas de l'existence ont fait "des rêveurs incapables ou retardés de repartir en aventure, ratés en tous genres, riches en catastrophes personnelles, incidents, désastres, désordres, etc ...".

De fait, le commanditaire du Rose-Hôtel était bien à l'image d'un oncle de Maurice, frère aîné de son père, de son vrai nom Alfred Fourré - et non Léopold, comme dans le récit.

*
**

Quand on s'intéresse à un écrivain ou à un artiste, il faut souvent se méfier des descendants ou des héritiers, toujours prompts à disperser, marchander, ou camoufler les documents que, par la force des circonstances, ils se trouvent détenir. Mais je dois dire que dans le cas de Fourré, les choses se sont passées de façon bien différente, grâce à Jean Petiteau, neveu de l'écrivain, et à sa femme, Geneviève Templier. Que ce soit chez eux, à Paris, dans leur maison du Ruau, près D'Angers, ou à l'occasion de leurs nombreux passages en Bretagne (à Roscoff, Carnac ou Sainte-Marine), mes rapports avec eux ont toujours été *la simplicité même*, jusqu'à devenir amicaux. Ils m'ont montré tout ce qu'ils avaient, me laissant le soin d'en faire le meilleur usage possible, et c'est à eux que l'on doit la parution du *Caméléon mystique*, orné de deux portraits de l'auteur par Mme Petiteau, et complété d'une correspondance entre Maurice Fourré et Gaston Chaissac, Théophile Briant, et Louis Roinet.

Un jour, au Ruau, Jean Petiteau me remit une liasse de vieilles lettres qu'il venait de retrouver au fond d'un tiroir. Lui-même les tenait personnellement pour "insensées", et il me confia que dans sa jeunesse, on parlait encore - beaucoup trop souvent - de "l'Oncle Alfred" devant les enfants.

Ces lettres d'Alfred Fourré, datées de 1880 pour l'une, de 1891 pour

les autres ont été conservées par l'auteur de **La Nuit**, on ignore bien pourquoi. Il est d'usage, pourtant, que l'entourage fasse tout ce qui est en son pouvoir pour faire le silence le plus complet sur le "vilain petit canard" dont les agissements et les écrits délirants déshonorent le blason familial. Rien de tel ici. M. Petiteau, loin de me montrer ces lettres soigneusement conservées par son oncle, aurait fort bien pu les garder par-devers lui, ou les faire disparaître.

Né en 1846, Alfred Fourré, frère du père de Maurice, Amédée Fourré, après de brillantes études au lycée de Niort, partit tenter l'aventure en Amérique du Sud, escorté de deux comparses rentrés d'Algérie, Patin et Maury. Leurs affaires ont dû mal tourner, puisque, soupçonné d'être responsable de la disparition de ce dernier, Alfred Fourré fut recherché par la police. Ses pérégrinations l'entraînent alors en Espagne - Barcelone, Madrid, Valence, "où je reçus 300 francs de ma famille" - puis à Gibraltar, Tanger, Malte enfin, qui forme la toile de fond de la première lettre conservée ("Paris, le 2 mai 1880), où l'auteur cherche à se disculper des accusations qui pèsent sur lui, et désigne à son tour ceux qui veulent sa perte : "Je vois défiler toute une procession de fausses barbes et de costumes; tout ce monde-là sort de l'Ambassade de France à Madrid; on me poursuit par toute l'Espagne pendant six mois, à cheval, en voiture, en chemin de fer, à pied - ouvriers, hommes du monde, prêtres, etc ...". Son délire de la persécution ne connaît pas de frontières : "A Tanger (Maroc), le Consul de France se compromettent au point de chercher à se débarrasser violemment de moi ... Le Docteur Mignères me glisse ses poisons ... La mort se glisse partout, dans la nourriture que j'achète chez le débitant juif, au café dans un verre de rhum, jusque dans du lait - on a été même piquer dans ma poche des oranges que je viens d'acheter, au moyen d'un poinçon en fer muni d'une substance malfaisante ... On me tend des planches à bascule dans le chantier où je travaille"

Malgré tous ces périls, feints, réels, ou amplifiés, malgré le besoin d'argent qui partout le talonne, "je n'ai point accepté", remarque-t-il, "les 17 frs 25 par jour que l'on m'offrait à Tanger pour entrer dans le giron apostolique impérial, mais j'ai gémi sur les malheurs de l'Empire, et le bouquet de violettes s'est épanoui à ma boutonnière

avec une constance admirable" - ne croirait-on pas entendre un des Ambassadeurs du Rose-Hôtel ?

La copie de cette longue suite de jérémiades étant incomplète, il est difficile, voire impossible, d'en deviner le destinataire, mais elle ne peut s'adresser qu'à un "Monsieur", haut placé dans le milieu des Affaires étrangères de l'époque. L'auteur escomptait sans doute que la justice et la police le laisseraient enfin en paix. Il faut croire qu'il eut gain de cause, d'une certaine manière ... puisqu'il fut remis entre les mains de l'institution asilaire et interné l'année suivante à l'hôpital-hospice de Niort, comme en témoignent les dernières lettres que je connaisse de lui, adressées rien moins qu'au Procureur de la République, à "l'Officier Porte-Etendard du 2ème Régiment de Cuirassiers, à "Monsieur l'Adjudant de semaine à la Caserne de Niort", et ... à la Chambre des Notaires de cette même ville !

Le scripteur, qui signe "Fourré Alfred, Prince Louis-Philibert, fils putatif de Madame Veuve Fourré", s'octroie une généalogie et un passé glorieux autant qu'improbables. Pour l'essentiel, il s'en tient à dénoncer les sévices multiples qu'il subit, dit-il, à l'asile depuis dix années.

Sans préjudice des liens qui l'unissent à Maurice Fourré et à son univers créatif, j'ai pour ma part toujours lu ces lettres avec le respect dû à celles et ceux qui, des années durant, en ont été réduits à se taper "la tête contre les murs"².

² Voir à ce sujet le beau livre de Michel Thévoz, *Le langage de la Rupture*.

Échos et nouvelles

Fleur de Lune a encore un public à conquérir, ses abonnés, très fidèles, étant encore trop peu nombreux. C'est pourquoi une initiative comme celle de la Librairie Nicaise, Bd Saint-Germain à Paris, qui a présenté début mai une exposition sur les bulletins des amis d'écrivains, est à saluer. Nul doute que **Fleur de Lune** sera présente parmi les publications exposées, à la prochaine occasion ...

Rappelons aussi le guide consacré par Jean-Etienne Huret (9, rue de la Pompe, 75016 Paris) aux bulletins d'amis d'écrivains, et où, cette fois, **Fleur de Lune** figure en bonne place.

Les virus informatiques ont gravement pollué l'article d'A. Tallez, intitulé "L'aventurier bicéphale", paru dans **Fleur de Lune** n° 7.

Nous prions nos lecteurs de nous en excuser et de rectifier les passages suivants :

- p.7, ligne 10, lire : de toute façon (sans s)
- p. 8, ligne 18, lire : ... mythologie celtique (et non "classique")
- p. 9, ligne 8, lire : ... la dissimulation (et non "dissémination")
- p. 9, ligne 14, lire : ... circonscrit et au temps limité ...
- p. 9, ligne 19, lire : ... insaisissable
- p.9, ligne 21, lire : ... la feinte, et de la fuite ?
- p. 13, ligne 18, lire : ... à votre Basilic (et non "notre")
- p. 13, ligne 22, lire : ... désir de vivre (et non "de nuire")
- p. 14, ligne 24, lire : ... castratrice.

Quelques autres coquilles, mineures, auront été spontanément rectifiées par nos lecteurs.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de l'Association des Amis
de Maurice Fourré (**AAMF**)
10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris
tel&fax : 01.42.64.83.54
email : tontoncoucou@wanadoo.fr
Comité de rédaction : B. Dunner, A. Tallez, B. Duval

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de
l'AAMF,
au prix de 3 euros (frais de port inclus)

Pour adhérer

envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier

Cotisation annuelle : 20 euros
membres bienfaiteurs : 75 euros et plus.

**Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de
nombreux membres pour donner à l'oeuvre de Maurice
Fourré toute la place qu'elle mérite**